Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 18

Artikel: La leçon
Autor: Deslys, Ch.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194924

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

lâi z'affubliont su la téta dâi bio plioumets, tot drâi, tot coumeint clliâo dâi vilhio tambou-majo âo bin dâi sapeu, que c'est rudo galé dè lè vairè sécâorè quand lè z'appliâ sont einmodâ. Assebin faut vairè coumeint clliâo tserrottons dè per lé sè redressont découtè.

On dzo que lo tsévau à ion de clliâo tserottons fasâi lo renitant et lo tétu, restâvè pliantâ âo mâitein dâo tsemin, et pas fottu dè lo férè modâ. Lo tserrotton eut bio l'eincoradzi, lâi férè: hiu! alleint tsarcpa! hardi, hardi! et férè état d'écourdjatâ; rein ne fe. Adon vo crâidè petétrè que lo tserrotton, eimbétâ et ein colére, lo dziblià? Eh bin, na! Ye s'approutsè dè l'héga et lâi fâ:

— Ah! tę ne vâo pas martsi! Eh bin, mè bombardâi se te ne modè pas, se ne tè douto pas ton plioumet, et pi ma fâi, tant pî por tè; te reintréré à Marseille coumeint on couïon!....

Lo tsévau, quand l'a cein oïu, est parti coumeint on einludzo.

La religïon dè l'Ormounein.

On brâvo Ormounein que revegnâi dè pèlo Valâi, iô l'étâi z'u po lo premi iadzo, y'a dza bin grandteimps, dévezâvè avoué on vesin que ne lâi avâi jamé étâ et que lâi démandâvè coumeint l'avâi trovâ cé pâys.

— Oh câisè-tè, se repond, n'ont pas mé dè religïon què dâi bitès, n'ont ni relodzo, ni armana!

Une œuvre philanthropique très curieuse. — Il existe en Allemagne, nous dit le journal la *France*, une association très florissante, dont les membres se recrutent dans toutes les meilleures classes de la société. C'est la *Cigarren Abschnitt-Sammler-Verein.*

Vous êtes au café, au buffet d'un théâtre, sur le quai d'une gare, dans la rue, au cercle, en soirée, enfin presque en n'importe quel endroit: vous tirez de l'étui un cigare et vous vous disposez à en couper le bout, soit entre vos incisives, soit avec un canif; voici que soudain se présente un gentleman très obligeant.

Il saisit dextrement votre cigare, en détache le bout au moyen d'un léger instrument *ad hoc*, le dépose dans une élégante petite boîte en nickel qu'il porte dans le gousset de son gilet et s'éloigne en vous saluant avec courtoisie.

C'est un collecteur de l'œuvre des bouts de cigare. Quand il en a réuni un certain nombre, il envoie sa cueillette à la plus prochaine station centrale de l'association.

De là, les bouts de cigares sont expédiés par ballots de cinquante kilogrammes au siège de l'œuvre qui est à Lahr, dans le grand-duché de Bade. En vertu d'un traité en bonne et due forme, ils sont ensuite livrés à deux ou trois manufactures de Wors et d'Offenbach, où ils sont convertis en tabac à priser.

Le produit de cette récolte, qui est faite dans presque toute l'Allemagne, atteint des chiffres considérables; il est affecté à l'entretien d'orphelinats, notamment aux besoins du « Reichwaisenhaus » (orphelinat de l'empire), établi à Lahr depuis le mois de mai 1885.

La leçon.

Comme on descendait de l'omnibus qui nous avait amenés de la gare auvillage, Jacques me quitta brusquement et courut vers la maisonnette d'un pêcheur.

Le chalut, les havenets, les filets étalés devant la porte l'indiquaient du reste.

Aussitôt, dans l'intérieur, ce furent des exclamations de surprise et de joie, toute une fanfare de bienvenue, avec accompagnement de sabots sur les larges *platons* sonores qui formaient le carrelage de la chaumière.

Je m'avançai, je me penchai pour voir.

Déjà l'ami Jacques passait des bras du pêcheur dans ceux de sa femme, accorte et fraîche Normande, coiffée du bonnet de coton traditionnel. Au fond de la salle, le grand-père et la grand'mère se levaient pour offrir la main à l'arrivant. La troisième génération, composée d'une demi-douzaine de blondins joufflus, accourait de toutes parts pour se suspendre à son cou, pour lui grimper aux jambes. On eût dit un tableau de Greuze.

Et c'étaient des questions, des compliments, des accolades à n'en plus finir.

Lorsque Jacques me rejoignit, il avait un rayonnement sur le visage et des larmes dans les yeux.

Je voulus savoir d'où provenait cette grande amitié.

— C'est toute une histoire, me répondit-il, et de celles-là que tu te complais à transmettre aux générations futures.

— Raconte! m'écriai-je.

Voici quel fut, ou du moins à peu près, son récit.

Il y a de cela une vingtaine d'années. J'en avais dix alors. C'était le premier été que nous passions à Villerville.

Le Villerville des anciens, ce Villerville primitif et sauvage que mon pauvre père se vantait d'avoir découvert, ainsi qu'Alexandre Dumas la Méditerranée.

A vrai dire, les indigènes nous contemplaient avec une certaine curiosité. Des Parisiens! Jusqu'à la présente saison inclusivement, Pont-l'Evêque et Lisieux leur avaient seuls fourni des hôtes.

Parmi ces familles du Calvados, j'avais trouvé des camarades, à savoir cinq ou six galopins de mon âge. On ne voyait que nous le long des haies ou sur la grève.

Un matin, à marée baissante, nous rencontrons sur le rocher des lignes, des hameçons, et des poissons captifs. Ils semblaient au désespoir de ne pouvoir s'en retourner en même temps que le flot.

— Délivrons les prisonniers! proposa généreusement un jeune Lexovien qui est aujourd'hui notaire.

Sa motion fut acclamée. On coupa les ficelles, on rejeta à la mer anguilles et limandes.

Puis, un malicieux Pont-l'Evêquois:

— J'ai là, s'écria-t-il, deux feuilles de soldats coloriées, infanterie et cavalerie. Une idée: découpons-les pour les accrocher aux hameçons qui restent? C'est le pêcheur qui sera attrapé en ne pêchant ce matin que des zouaves et des dragons d'Epinal! Ohé! les autres, ça y est-il? Quelle bonne farce!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais ce ne devait être que la préface de nos déprédations.

Plus loin, dans une sorte de bassin naturel qu'entouraient de grosses pierres, je signale une gigantesque bouteille d'osier maintenue par quatre piquets. Des planches en composaient le fond: un bouchon de bois fermait le goulot.

Déjà les plus agiles de la bande grimpaient et trépignaient sur la bouteille.

— Ça remue dedans! s'écrie l'un d'eux.

— Débouchez! commande un autre à ceux qui formaient l'arrière-garde.

C'était le réservoir du pêcheur. Il était rempli de poissons qui s'empressèrent de mettre à profit cette bonne aubaine et disparurent dans tous les recoins de la flaque d'eau.

On les pourchassait, on les rattrapait, on courait les relâcher dans le flot, qui se brisait à quelques pas de là.

Il va sans dire que, durant ces ébats, la bouteille et les quelques verveux dont elle était flanquée, subirent de notables avaries. Les enfants ne sont-ils pas, après les Prussiens, les plus impitoyables des ravageurs?

Tout à coup des cris partent du chemin creux qui descend de la falaise à la plage. C'est le pêcheur! Il a tout vu, tout deviné. Il accourt.

Je laisse à penser le sauve-qui-peut général.

Mon refuge fut l'une des rares cabanes de bains qui se voyaient alors sur la grève. Elles s'ouvraient par un simple loquet de bois. Je m'y blottis vivement, je refermai la porte sur moi.

Notre victime, qui se trouvait en arrière, n'avait pu me voir. Sitôt qu'il aurait passé devant ma cachette, sitôt qu'il aurait le dos tourné, je décamperais sans demander mon reste.

Les fenêtres de la cabine me permirent de le reconnaître. C'était le père Caen, un ex-marin de la garde, le doyen des pêcheurs.

— Pauvre vieux! murmurai-je avec un premier sentiment de remords.

Ce remords s'accentua lorsque, suivant des yeux le père Caen, je le vis arriver au bord de la mare et dans l'attitude de la colère, puis de la douleur, constater les dévastations dont, pour ma part, j'étais complice.

Cependant il fallait détaler au plus vite. Déjà ma main se posait sur le loquet... Bigre! un pas se fait entendre sur l'étroite esplanade ménagée devant les cabines .. et là, tout près de la mienne, quelqu'un que je ne puis voir s'arrête.

Plus moyen de fuir! je serais reconnu! Attendons!

Mon regard se reporte vers le vieux pêcheur. Il a ramassé ses verveux, sa grande bouteille, et, chargé de leurs débris, le voilà qui reprend le chemin du village.

Il approche; il n'est plus qu'à deux pas de mon refuge.

— Eh bien! père Caen, lui demanda tout à coup l'inconnu, il vous est donc arrivé malheur?

Juge du coup de théâtre: cette voix, c'était celle de mon père.

Jacques, après une pause, continua ainsi: Te figures-tu ma situation? Mon père était là, tout près. Je le voyais maintenant. Le vieux pêcheur arrivait. S'il m'avait reconnu, il allait m'accuser. Je me tins coi. J'aurais voulu pouvoir rentrer à cent pieds sous terre.

— Ce que j'ai, répondit le père Caen, j'ai que mes nasses et mon réservoir viennent d'être dévastés, saccagés, comme vous pouvez le voir, par de méchants gamins...

Il semblait hésiter à poursuivre, mais son geste énergique en attestait le ciel.

Mon père s'informa si c'étaient des enfants du pays.

— Oh que non! fit le père Caen: les nôtres savent que ce sont là les outils, le gagne-pain des vieux qui ne peuvent plus travailler qu'à la côte. Non, le coup vient d'être fait par des étrangers, par les petits *baigneux*.. Votre fils en était, monsieur, je l'ai vu.

— En ce cas, s'empressa de déclarer l'auteur de mes jours, le dommage me regarde. A combien l'estimez-vous, père Caen?

Le bonhomme, en sa qualité de Normand, ne pouvait répondre d'une façon catégorique

— Notez, fit-il, que nous sommes aujourd'hui samedi. La boutique renfermait ma *pêque* de toute la semaine... sans compter les avaries des engins... Jarnigoi! Je voudrais pour vingt francs que ça ne me fût pas arrivé!

— Soit, vingt francs, dit mon père; les voici.

Mais le vieillard était connu pour sa fière équité. Il refusa, se servant d'une locution qui lui était familière:

— Ça ne serait pas juste, car ils étaient six. Oh! j'en sais le nombre, et prétends qu'on m'indemnise également. Chacun pour les siens, comme dit le juge de paix de Pont-l'Evêque!

— J'accepte l'arrêt, répliqua mon père. Prenez toujours pour ma part cette pièce de cinq francs.

— Quitte à vous rendre la monnaie, conclut l'ex-marin, car je ne réclame que mon dû. Davantage, ça ne serait pas juste.

Et tous les deux, en causant, ils s'éloignèrent.

Je n'osai regagner la maison qu'à l'heure du déjeuner.

Mon père m'attendait dans le jardin.

Il posa sa main sur ma tête, et me contraignant à le regarder, ses yeux dans mes yeux:

— Jacques, dit-il, tu as bien des défauts, mais je crois t'avoir inspiré l'horreur du mensonge. Voyons un peu si tu me répondras franchement... et bravement... Je viens d'en apprendre de belles sur ton compte, aux cabines!

— J'étais caché dans celle du milieu, balbutiai-je, et j'ai tout entendu.

— Bien! Mais voici ta mère. Ça lui ferait de la peine. Qu'elle n'en sache rien. Nous en recauserons plus tard.

Je ne m'assis ce jour-là qu'au bord de ma chaise et je ne mangeai que du bout des dents.

Dès que ma mère fut remontée chez elle, mon père m'attira par un signe au dehors et me dit:

— Viens avec moi, Jacques.

— Où donc?

— Parbleu! chez ces braves gens.

Jamais je ne lui avais vu l'air aussi sérieux. Quel était donc son dessein?

Nous arrivâmes devant cette salle basse où tu me voyais entrer tout à l'heure.

Telle elle est aujourd'hui, telle elle était alors. D'un côté, le lit derrière ses rideaux de serge; de l'autre, la grande cheminée avec sa crémaillère et ses landiers d'un autre âge; la table au milieu; çà et là quelques chaises de paille, et parfois le fauteuil de l'aïeul; sur le dressoir, à la muraille, les cuivres, la *dinanderie*, des images; dans l'armoire de noces, force faïences peintes et porcelaines dorées; un berceau par ci, un cuveau par là; le rouet dans un coin; dans les autres, un aviron, des appelets ou des hardes. Je crois que depuis Rollon, toutes les chaumières de la côte normande sont restées les mêmes.

La mère Caen était déjà une vieille femme, mais alerte encore, avenante et bonne comme du bon pain. Ses traits, son sourire, ses yeux vifs disaient de reste qu'elle avait été jolie en son temps. Pour le quart d'heure, assise auprès de la fenêtre, elle disposait des brins d'osier pour la réparation de la grande bouteille.

Sur le seuil, nous rencontrâmes le père Caen qui sortait.

— Ah! fit-il, monsieur, j'allais chez vous.

— Pourquoi?

— Pour vous rapporter ces trois francs..., les autres parents n'ont voulu me donner chacun que quarante sous.

— Mais cela ne fait plus votre compte, père Caen.

— Bah! répliqua-t-il, ma vieille Ursule se charge de radouber les nasses, et je ne dois pas, je ne veux pas accepter de vous plus que des autres. Voici l'argent qui vous revient.

Mon père se refusait à le reprendre, mais le vieillard l'y contraignit en ajoutant avec dignité:

— Je vous en prie, monsieur: il y aurait offense... Ça ne serait pas juste.

— Ce qui est juste, déclara tout à coup mon père, c'est que ce gamin-là vous demande pardon.

Ces mots, poursuivit Jacques, me tombèrent sur la joue comme un soufflet.

Si je n'étais pas menteur, j'avais en revanche beaucoup d'orgueil, et, tu le sais, nous autres, fils de famille, nous nous croyons de beaucoup au-dessus des paysans. Les leçons du foyer n'y font rien, il faut celles de la vie pour nous prouver que ce n'est ni la naissance, ni l'éducation, mais l'honneur seul qui fait la différence entre les hommes.

Un jeune coq, hérissant sa crête rouge et son beau plumage, n'est pas plus arrogant que ne le fut ton ami Jacques lorsqu'il se récria:

— Demander pardon, moi!

— Toi-même, insista mon père avec calme, car tu as offensé un honnête homme, un vieillard, dans son bien, dans son contentement, dans son travail. L'argent ne rachète pas tout... Il faut en outre la réparation morale, et ceci ne me regarde plus. A ton tour!

— Mais...

Il ne me laissa pas achever.

— Des excuses! conclut-il impérativement; allons, Jacques, fais-lui tes excuses, et de franc cœur. Mais regarde donc cette pauvre mère Caen... Par ta faute, elle en aura sans doute pour plusieurs journées d'ouvrage.

La bonne Ursule intervint:

— Oh! mais je ne me plains pas, dit-elle. Epargnez ce cher enfant, je vous en prie. S'humilier devant de pauvres gens comme nous, lui, un jeune monsieur... ce serait par trop dur!

Il y avait eu tant de générosité dans ces douces paroles que mon sot orgueil n'y put tenir. Des larmes jaillirent de mes yeux. Je m'élançai vers la vieille paysanne, et, tandis que je l'étreignais dans mes bras, tandis qu'elle me couvrait de caresses, ce cri, mêlé de sanglots, s'échappa tout naturellement de mon cœur:

— Pardon, mère Caen, je suis au désespoir de vous avoir causé de la peine.

Elle était aussi émue, elle pleurait autant que moi.

A vrai dire, si cette amende honorable m'avait peu coûté, c'est que je ne la faisais qu'à une femme.

Mais mon père ne l'entendait pas ainsi.

— Va dire le même chose à M. Caen, m'ordonna-t-il.

Déjà la fierté me conseillait une récidive d'hésitation. Ursule le comprit. Ce fut elle-même qui me mena vers son mari.

Je courbai la tête en murmurant:

— Excusez-moi, père Caen.

Les lèvres du vieux pêcheur descendirent sur mon front.

— Le premier poisson qui se prendra dans mes nasses, dit-il, c'est vous qui le mangerez, mon petit ami. Autrement, ce ne serait pas juste.

Et mon père, en nous en retournant:

— C'est bien, Jacques.

Que te dirai-je encore? conclut Jacques. Nous devînmes les amis du père et de la mère Caen. Ils avaient trois fils qui naviguaient alors au service de l'Etat. Un seul en est revenu, mon ami Césaire.

Souvent il m'emmenait *péquer* dans sa barque. Un jour de gros temps il m'a quelque peu sauvé la vie. J'ai dansé à sa noce.

La veille, grâce aux sollicitations de mon père, l'ex-marin de la garde avait reçu la croix d'honneur, ce qui n'était que juste.

Je suis le parrain d'une des blondines de la nichée. Si j'ai des enfants, ils seront les amis de ceux du pêcheur..., et je leur transmettrai cette histoire, cette leçon, afin qu'ils aient à leur tour le sentiment de la justice et de la véritable égalité: celle de tous les honnêtes gens.

CH. DESLYS.

OPÉRA. — On nous annonce, pour dimanche, **La Périchole**, opéra-bouffe en trois actes, musique d'Offenbach Cet opéra, où les situations comiques abondent et dont la musique est d'une gaîté charmante, aura certainement le plus grand succès. Pour terminer le spectacle, **Le Chalet**, ce délicieux opéra-comique, toujours si goûté.

L. MONNET.

LAUSANNE.— IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD